

une algarade.... Vous avez assommé à moitié un policeman....

—Oui ! — s'écria Richard, tressautant, — je l'ai frappé, comme je le ferais encore, par cette raison qu'il brutalisait une femme, une mendiante.... et j'agirai toujours ainsi lorsqu'il s'agira de protéger un être incapable de se défendre !

Ces derniers mots provoquèrent un nouveau haussement d'épaules chez lord Lyfford :

—Je vous demande un peu de quoi vous vous mêlez !.... Une mendiante n'est pas une femme, et vous n'avez pas à vous occuper de cette espèce.... Enfin, on a étouffé le scandale dès que l'on a su que l'on avait affaire au frère du duc de Clayfton, on a bien voulu vous relâcher... Que vous vous grisiez... que vous buviez outre mesure, je n'y vois d'inconvénient... pourvu que vous le fassiez avec des gens de votre rang, avec vos pareils... Mais, que vous alliez traîner les bars avec des baladins, des bohémiens... cela... je ne le veux pas.

—Ah ! vous ne le voulez pas.....

—Non !.... Et je n'entends pas que de pareils faits se renouvellent... Naturellement, vous n'avez aucune fortune... Votre tante, lady Ooltost, vous a légué une misérable rente de cinq cents livres (douze mille cinq cents francs) J'ai doublé cette rente pour vous permettre de tenir votre rang aussi bien à Londres qu'à la campagne, en menant avec moi la vie commune, montant mes chevaux, vous servant de mes attelages... Mais... cet état de choses ne saurait s'éterniser, et j'ai décidé de votre avenir.

Devant cette incompréhensible et inadmissible prétention, la colère de Richard se métamorphosa en une douce gaieté, un intense besoin de blaguer, comme nous disons en français, et le jeune homme répliqua à son aîné d'un ton goguenard :

—Ah ! vraiment !.....

—Oui. J'ai décidé que vous embrasseriez la carrière militaire... Je vais vous acheter une lieutenance dans un régiment de dragons en garnison aux Indes... Et vous vivrez là pendant un certain nombre d'années jusqu'à ce que j'aie décidé pour vous d'un mariage.

—Alors... Après le régiment, vous voudrez bien m'imposer une femme... une femme que vous aurez bien voulu me choisir ?

—Parfaitement !... Je vois avec plaisir que vous m'avez très bien compris.

Richard Barclay s'était levé une fois encore, et se plantant, les mains dans les poches, devant son aîné :

—Et moi, je me demande, monsieur mon frère, si vous n'êtes pas devenu complètement fou et si vous n'avez pas besoin d'une application de nombreuses et violentes douches.....

—Vous dites ?... Monsieur !.....

—Je dis qu'il faut que vous soyez un véritable maniaque, un dément... à moins que vous ne soyez ivre !.....

—Mais, monsieur... vous oubliez.....

—Je n'oublie rien.

—Vous oubliez devant qui vous vous trouvez, à qui vous vous adressez !... Moi, le chef de la famille ! Moi !... votre aîné !.....

—Mais, vous ne vous apercevez donc pas que vous êtes encore plus grotesque qu'odieux, avec vos manies, vos poses, votre morgue. Je vous trouve tordant, voilà tout... Et vous m'amusez à un point que je ne saurais dire !.....

—Monsieur !.....

—Il n'y a pas de monsieur... Vous ne vous apercevez donc pas que depuis plus d'une heure vous n'avez point cessé de m'insulter ! Vous m'avez tout d'abord accusé de désirer votre mort... parce que vous êtes riche.... et que je suis relativement pauvre..... Et alors... Après cela, vous vous emparez de ma vie... Vous vous érigez en maître... Vous taillez, vous tranchez, vous coupez..... Vous faites de moi un militaire... Ce que je ne serai jamais à aucun prix... Et vous m'annoncez avec une placidité vraiment comique qu'un jour, plus tard, quand vous le voudrez bien, vous me choisirez une femme que je devrai accepter de votre main, les yeux fermés.... Et tout cela... parce que vous avez de l'argent !..... Eh bien !... apprenez une chose !... C'est que je me moque de tout votre argent... Vous pouvez en faire des choux, des raves, du béton aggloméré ou de la charpie... Je m'en fiche comme de votre première chemise... Je n'irai pas aux Indes... Je ne me marierai jamais que si la chose me convient, et je vous conseille de vous faire traiter par le docteur Lawson, notre excellent médecin, qui vous fera prendre évillement de l'ellébore.... Le traitement est tout indiqué.... Là.... Je vous ai dit tout ce que j'avais sur le cœur. Et je n'en suis pas fâché, parce que si ça n'était pas sorti, ça m'eût certainement étouffé.

Pour la première fois, depuis le commencement de cette scène, le duc de Clayfton sortait de son immuable sang-froid.

Son teint pâle se colorait en rouge aux pommettes, et d'une voix enrouée :

—Vous allez réfléchir à votre grossière inconvenance.... Et vous viendrez m'en faire des excuses.... Vous m'entendez !..... Autrement !.....

—Autrement, quoi ?

Et Richard, les yeux étincelants, les poings fermés, ajouta encore :

—Autrement, qui sait ?.... Vous me ferez peut-être jeter à la porte par vos gens, moi, le fils de votre mère.... Votre frère !.... Ce que je rougis.... ce que j'ai honte d'être !.... Vous entendez !

Cette scène odieuse, épouvantable, n'avait que trop duré !.....

Cependant, les sentiments hautains d'autoritarisme et de morgue, étaient tellement ancrés dans cette âme fermée et obtuse, que le duc de Clayfton voulut avoir quand même le dernier mot, et qu'il répliqua :

—En tout cas, je vous bannirai de ma présence et je vous défendrai à tout jamais de reparaitre devant moi.

—Eh bien ! c'est entendu !.... Trop longtemps vous avez méconnu, monsieur mon frère, les liens du sang qui nous unissaient l'un à l'autre. De ce coup, vous les brisez ! A mon tour de vous dire : "Je ne vous connais plus.... Et jamais, quoi qu'il arrive, vous ne me verrez franchir le seuil de votre demeure !....."

—Bah !—et le duc eut encore un méprisant mouvement d'épaules — avant six mois, vous viendrez me tendre la main.... Mais, ce jour-là, monsieur, il sera trop tard.

Sur ses talons, le baronnet pivota avec légèreté et sortit en répondant :

—Monsieur mon frère, je crois décidément que votre maniaquerie est incurable.

Et donnant l'ordre à un domestique d'enfermer en des malles et des valises les objets qui lui étaient rigoureusement personnels, Richard quittait le splendide hôtel de Hyde-Park en prononçant :

—Quelle brute !.....

Mots qui ne pouvaient s'adresser qu'à Sa grâce lord James Lyfford, le très noble duc de Clayfton.

Le premier soin de Richard fut d'aller retrouver ses bons amis les écuyers dans un bar où il était sûr de les rencontrer.

Et nous devons avouer, pour rendre hommage à la vérité, que le baronnet sir Richard Barclay était ce jour-là même, dès avant le soir, gris comme un fils d'Albion que ses malheurs auraient rendu Polonais.

Bientôt, dans le monde aristocratique de la capitale de l'Angleterre, il ne fut plus question que d'un épouvantable scandale qui allait très prochainement éclater et cela avant la fin de la saison même.

Et c'étaient des conversations à demi-mot échangées derrière les éventails :

—Comprenez-vous ! chère !.....

—Ne m'en parlez pas !.....

—Le frère !... Le fils d'un lord !.....

—Un baronnet !

—Inscrit au Peerage !.....

—C'est ignoble !.....

—Dégoûtant !.....

—La reine elle-même devrait intervenir !

—Ce serait au Parlement de promulguer une loi pour empêcher des horreurs pareilles !.....

Et à tout instant, des lèvres des vieilles dames surtout, s'échappait le mot "shocking", qui s'applique à tant de choses en Angleterre, et ce même mot revenait à tout instant.

C'était exact.

Le baronnet sir Richard Barclay entra dans la carrière.

Il prenait un pseudonyme euphonique, Foot-Dick, mais il avait bien soin de faire insérer dans tous les journaux une note explicative, par laquelle il était exposé que Foot-Dick et le baronnet sir Richard Barclay n'étaient qu'un seul et même personnage.

Bientôt d'énormes affiches barriolées s'étalèrent sur tous les murs et toutes les charpentes de Londres.

Elles représentaient un clown bigarré, sautant dans des roads en papier par-dessus des chevaux et des cavaliers au moment où ces derniers déchargeaient leurs carabines dans les airs.

Dans un coin, un tortil de baron, fin que nul n'en pût ignorer.

Et le grand jour arrivait, — car tout arrive, ainsi que l'a si bien dit M. de Talleyrand, — et ce soir-là, au Grand-Cirque, les places faisaient prime. On refusait du monde, on s'étouffait. Tout le Londres élégant était là, pour jouir du scandale, c'est-à-dire des retentissants débuts du baronnet.

Il y avait une affaire Foot-Dick, un parti Foot-Dick, un parti anti-Foot-Dick. On ne parlait que de ça... Et à son entrée dans l'arène, des hurlements éclatèrent de tous côtés.

Lui saluait, enchanté, sûr de lui, faisant la roue, ayant conscience de sa force, de son adresse, et commençait toute une suite de désopilantes cocasseries et d'acrobaties abracadabrantes.

Et les "Bravo, Foot-Dick !" les "Bravo, Richard !" éclatèrent.

Ce fut un triomphe sans fin, des hurrahs, des rappels. On dévalisa les marchands de fleurs et d'oranges. A deux kilomètres autour du Grand-Cirque, il ne resta plus une mandarine.

Et le soir s'appuyant contre le comptoir du bar, où le débutant était en train de s'achever en payant de l'extra-dry à toute la